

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 20

15 OCTOBRE 1887.

Avis : Le 1^{er} novembre, mardi, à 2 heures précises, réunion, 5, rue des Petits-Champs, pour célébrer l'anniversaire des morts, selon le mode inauguré par Allan Kardec en 1858. Nos Frères en spiritisme sont conviés à y assister, et les amis qui auraient à prononcer quelques paroles, ou dire des poésies, sont priés d'en avertir l'administration.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

LA LOI DE REVERSIBILITÉ

(Suite. Voir *Revue* du 1^{er} octobre 1887.)

VI

J'ai tenu à donner des extraits de cette polémique afin que le lecteur connaisse l'opinion des hommes de science sur une question si difficile à résoudre. Cependant, si l'on tient compte de ce fait très important, à savoir, comme le fait remarquer M. Pouchet, que le *moi conscient*, dirige le fonctionnement des cellules, on en arrive à conclure que la volonté domine le phénomène ; qu'elle doit être, par conséquent, d'une nature supérieure et doit pouvoir exister indépendamment des organes. En somme, lorsqu'il me vient à l'esprit l'idée d'écrire, par exemple, et que je me dis : *Je veux faire cela !* le fait de *manifester* cette volonté ne peut cependant être assimilé à une action mécanique. Si j'exécute ensuite l'acte intellectuel que je me suis imposé, il est possible alors que mon cerveau s'échauffe, selon le plus ou moins d'importance du travail produit. Il n'en est pas moins vrai que ma conscience *n'aurait pu vouloir* ce fonctionnement ou travail psychique, si elle n'était pas supérieure au mécanisme (le cerveau) et indépendante de lui. Par voie de conséquence, il est permis de prétendre que si ma conscience était dépourvue des organes dont elle se sert habituellement, il lui serait encore possible de manifester sa volonté, pourvu qu'un autre cerveau lût mis à sa disposition (*Phénomène du médium*). Et c'est ici que nous entrons logiquement dans la théorie spirite qui devient très simple et tout à fait rationnelle.

On voit, si l'on tient compte des arguments présentés pour et contre le système matérialiste, que la balance pencherait plutôt du côté du spiritualisme. Il n'est pas du tout démontré, en effet, que l'esprit soit *tout entier*

sous la dépendance absolue de la matière et que son existence soit soumise à celle des organes, ainsi que le prétendent nos adversaires.

Nous savons d'ailleurs que plusieurs d'entre eux n'émettent que des hypothèses, mais, comme je l'ai fait remarquer plus haut, sur ces hypothèses ils établissent aussi des certitudes et voilà surtout ce que nous devons leur reprocher. On peut adresser, particulièrement, ce reproche à M. Ochorowicz, qui ne craint pas d'attaquer le spirilisme parce qu'il prétend avoir trouvé l'explication rationnelle de la transmission de pensée et des hallucinations véridiques.

En supposant même qu'il soit dans le vrai et que sa théorie reste debout — mais pour cela il faudrait que la science tout entière admit cette théorie — il me permettra de lui faire remarquer qu'une distance considérable sépare les faits qu'il prétend expliquer, des faits spirites — et je prends comme tels les hallucinations véridiques et aussi les fantômes des vivants — jusqu'à preuve absolue du contraire. Que dit, en effet, M. Ochorowicz ? Il croit, dit-il, qu'il n'est pas possible d'agir à distance sur un sujet sans rapport et ce rapport consiste en ce que le ton dynamique du sujet *correspond à celui de l'opérateur*. Il faut donc que le sujet ait subi une sorte d'entraînement préalable. Il faut aussi que le sujet ne soit pas placé à une grande distance de l'opérateur. Tout autre est le phénomène observé, lorsque le fantôme d'un vivant qui va mourir se présente inopinément à la conscience d'un autre vivant qui n'a jamais été mis en rapport hypnotique avec le premier dont il se trouve séparé quelquefois par des centaines de lieues. Il y a là, évidemment, autre chose que la suggestion mentale telle que la comprend M. Ochorowicz, et ce n'est pas la loi de réversibilité qui pourrait être invoquée. Ce phénomène est d'un autre ordre. Et d'ailleurs, si l'on s'en rapporte à M. Ochorowicz lui-même, qui prétend que « *l'opérateur sait très bien ce qu'il fait* » on reconnaîtra qu'on ne peut faire entrer ce phénomène dans la catégorie de ceux que prétend expliquer notre adversaire, car le vivant qui va mourir ne doit pas beaucoup songer à faire une expérience en un pareil moment. Reconnaissons donc plutôt, avec la science occulte, si décriée par une certaine catégorie de savants, que c'est l'esprit tout entier de celui qui meurt — le *périsprit*, comme dit Allan Kardec — qui se dégage et se précipite vers la personne qui reçoit, à distance, l'impression télépathique. En somme, ce périsprit, nié par les uns, admis par les autres, pourquoi ne serait-il pas de même nature que ces *noyaux de cellules* que Hækel appelle *leurs âmes* et qui, d'après Mme Clémence Royer, pourraient être de nature étherée ? Dans ce cas on s'expliquerait scientifiquement que le périsprit, grâce à son essence supérieure, put survivre à la matière grossière et composer un corps, matériel lui-même, mais assez subtil pour se soustraire à

la dissolution des organes et même pour s'en dégager pendant la vie charnelle. Si l'on considère maintenant, avec Mme Royer « que l'activité motrice « de tous les corps pesants est en raison inverse de leur pesanteur spécifique » et qu'une substance « sans pesanteur doit posséder une énergie « encore plus grande et qu'elle peut être la source de presque toute l'énergie motrice qui anime la matière (1) », on conviendra, sans doute, que le périsprit, précisément parce qu'il se trouve dans ces conditions, possède assez d'énergie pour se dégager du corps qui l'étreint et pour se précipiter vers un point quelconque de l'espace.

Il est vrai qu'il faudrait aussi admettre que la pensée n'est pas l'œuvre du cerveau, mais qu'elle est une faculté inhérente au périsprit et supérieure à l'instrument qui, durant la vie corporelle, a seulement servi d'intermédiaire entre elle et le monde extérieur. On a vu d'ailleurs que l'hypothèse du cerveau producteur de la pensée est loin d'être scientifique et que cette hypothèse ne peut surtout être invoquée à l'appui de l'existence de la volonté.

ALEXANDRE VINCENT.

LE SPIRITISME ET LA SCIENCE

L'HYPOTHÈSE DE L'INCONSCIENT

I

La réalité des phénomènes spirites sera définitivement démontrée par la science. Mais, chose singulière, c'est en voulant prouver le contraire que les savants feront, à leur insu, cette démonstration. Ils commencent déjà.

Je n'en veux pour preuve que les théories de M. Charles Richet, à propos des phénomènes typtologiques. Nos lecteurs savent comment s'y prennent les médiums. Dans son excellent ouvrage : *Choses de l'autre monde*, M. Eugène Nus donne des détails très complets sur la façon dont il procédait avec ses amis. C'est ainsi que l'on fait encore. Quelques personnes se placent autour d'une table. Elles attendent. Dans la plupart des cas, la table se soulève, oscille à droite, à gauche, puis retombe, se relève et frappe des coups sur le plancher. On convient généralement, avec la force intelligente qui produit le phénomène, d'adopter l'alphabet suivant : Un seul coup frappé donne la lettre A; deux coups veulent dire B; trois coups C; etc. On obtient de la sorte de très longues phrases, signées de noms quelquefois connus.

M. Charles Richet s'est préoccupé de ce phénomène; mais comme la théorie matérialiste ne permet pas d'admettre la présence, près de la table,

(1) Voy. *Revue scientifique* du 16 juillet 1887.

de l'esprit d'un individu dépourvu de son corps charnel, c'est une autre force, soi-disant, qui agit. Nous verrons laquelle, tout à l'heure, et nous comparerons la théorie, très compliquée, de notre savant adversaire avec la théorie spirite. Voyons d'abord comment procède M. Richet.

II

« Voici, dit-il, comment j'ai procédé (1). Soit une petite table autour de laquelle se trouvent placées plusieurs personnes, trois personnes je suppose, E, D, C, parmi lesquelles un médium (de fait, ce médium était un de mes amis, non un médium de profession.) Ces trois personnes rangées en demi cercle ne peuvent voir que de côté ou d'une manière incomplète la table où est l'alphabet. L'alphabet est caché derrière un grand carton. Deux autres personnes, A et B, sont placées à l'autre table, A désigne avec le doigt, sans bruit, successivement, les lettres de l'alphabet et B, sans que A ait parlé, inscrit sur un carnet les lettres qui répondent à tel soulèvement de la table.

« Le soulèvement de la table est indiqué par une sonnerie électrique, de telle sorte que le mouvement d'un des pieds se trouve instantanément révélé par la sonnerie.

« Voici alors comment se fait l'expérience. L'alphabet est disposé de sorte qu'il est masqué et visible seulement à A et à B. Quant à E, C et D, ils ne prêtent aucune attention à ce que font A et B. Ils causent, parlent, discutent, récitent des vers; pendant ce temps, A suit, sur l'alphabet caché, les différentes lettres. A un moment la table se soulève et la sonnerie marche : alors A se remet à parcourir l'alphabet silencieusement. — B a pris note de la lettre correspondante. — C, D et E, qui sont assis à la table, continuent à parler d'autre chose, ignorant absolument qu'elle a été la lettre écrite, et ainsi de suite, jusqu'au moment où une série de mouvements rapides et répétés de la table indique que la réponse est terminée.

« Il se trouve alors, et c'est toujours à la grande surprise de C, D, E. que cette réponse a un sens et que c'est une phrase véritable. (Bien entendu, il arrive souvent que les lettres sont confuses et sans aucun sens.)

« Ainsi, dans les expériences qui réussissent, les lettres n'ont pas été dites au hasard, et les mouvements inconscients du médium ont eu pour résultat des phrases tout entières, une véritable conversation qui, depuis

(1) Voy. le numéro du 1^{er} janvier 1887 de la *Revue de l'hypnotisme*.

« le commencement jusqu'à la fin a été complètement soustraite à sa conscience.

« Ce qui donne à ce phénomène l'apparence du merveilleux, c'est qu'on ne comprend pas bien comment les mouvements de A, qui suit l'alphabet, peuvent être connus du médium C, que ce soit à l'état de conscience ou d'inconscience. Certes je ne suis pas en état d'en donner une explication adéquate, mais il me paraît cependant que, si faibles que soient les mouvements de A pendant qu'il suit l'alphabet, ces mouvements ne sont pas sans bruit. Ils peuvent, à la rigueur, être plus ou moins discernés, si C est assis un peu de côté. Quoique C ne porte pas son attention sur les mouvements de A et quoiqu'il ne puisse pas voir l'alphabet, il a la vague notion, par le bruit, ou par la vue, du rythme produit. C'est donc un rythme qui lui est plus ou moins connu, et, alors, inconsciemment, il épelle l'alphabet suivant le même rythme, de sorte que sa réponse inconsciente s'exprime par des lettres qu'il a inconsciemment et mentalement épelées. Nous avons cherché, mes amis et moi à développer et perfectionner cette méthode ; mais nous ne sommes arrivés à aucun bon résultat. »

III

Les préjugés, malheureusement, influencent toujours la liberté des chercheurs, lorsque ces derniers n'ont pas eu la précaution, avant de s'aventurer sur un terrain nouveau pour eux, de mettre de côté leurs habitudes d'esprit et leurs sympathies pour les systèmes familiers. Dans le cas de M. Richet, il est facile de voir — et nous nous en apercevrons encore mieux plus loin — qu'il a été dominé, durant ces expériences, par l'idée matérialiste. En effet, il a abordé ce phénomène avec la pensée de trouver une explication en harmonie avec ses opinions scientifiques et philosophiques. S'il n'en était pas ainsi, il n'aurait point cherché à *développer et perfectionner* une méthode parfaitement correcte et très suffisante. On ne peut, en effet, lui reprocher de n'avoir pas pris toutes les précautions voulues, car il était impossible d'en prendre davantage et il n'a pu faire mieux — il l'avoue. Si les résultats obtenus ne l'ont pas satisfait, tant pis pour le système matérialiste et tant mieux pour la vérité.

Les chercheurs ne peuvent donc partager sa manière de voir, lorsqu'il vient leur dire *qu'il n'est pas en état de donner* une explication de ces phénomènes — ce qui n'a rien d'étonnant, car le matérialisme n'expliquera jamais rationnellement les faits spirites — mais qu'il lui paraît que *si faibles que soient les mouvements de A, pendant qu'il suit l'alphabet, ces mouvements ne sont pas sans bruit et qu'ils peuvent à LA RIGUEUR être plus ou moins discernés, si C est assis un peu de côté, et cela quoique C ne porte pas*

son attention sur les mouvements de A et quoiqu'il ne puisse voir l'alphabet... Cette objection, que M. Richet s'adresse à lui-même, n'est pas admissible. Du moment, comme il l'a dit plus haut, que A désigne avec le doigt *SANS BRUIT*, successivement, les lettres de l'alphabet, nous devons admettre qu'il est *IMPOSSIBLE* que C (le médium), qui cause avec D et E, ait la notion, même la plus vague, *par le bruit ou par la vue du rythme* que pourraient produire les doigts de A, qui désigne les lettres. Par conséquent, C n'entend rien, par l'excellente raison que *toutes les précautions ont été prises* pour qu'il ne puisse rien entendre. Et, comme le dit encore M. Richet — car c'est avec ses propres phrases, on doit le remarquer, que je réfute ses arguments — la *conversation* (il serait plus exact de dire la *communication*) a été, jusqu'à la fin, *complètement soustraite à la conscience* du médium.

Du reste, M. Richet ne pense pas que son ami le médium triche, si peu que ce soit. Mais il admet, pour expliquer ce phénomène, l'existence, très problématique de l'*inconscient* intelligent. « Lorsqu'un somnambule, dit-il « plus loin, plongé, plus ou moins profondément dans l'état de somnambulisme, pense, parle ou agit, il n'est pas en état de conserver le souvenir de ses actions ou de ses pensées; de sorte qu'au réveil, la conscience et le souvenir ayant disparu, on peut supposer qu'une autre personnalité, « en quelque sorte, a agi en lui pendant son état de somnambulisme. Il a « donc, pour ainsi dire, deux consciences, sa conscience normale et sa conscience de somnambule, ces deux états se succédant et ne se mélangeant « pas.

« Nous pouvons alors faire cette hypothèse que, dans l'état de médium, « ces deux états se succèdent et se mélangent, c'est-à-dire que la conscience « normale, régulière, persiste et qu'en même temps qu'elle une autre conscience apparaît, coïncidant avec elle sans se mélanger; accomplissant des « actes soustraits à la conscience normale première, et poursuivant, sans le « secours de cette conscience normale, une série d'évolutions logiques. « C'est donc de l'*hémi-inconscience*, ou encore de l'*hémi-somnambulisme*. »

L'hypothèse est très ingénieuse. Malheureusement pour cette théorie, il n'est pas démontré que l'état normal du médium soit moins parfait en ce moment qu'avant l'expérience. A quel signe M. Richet reconnaît-il l'*hémisomnambulisme* qu'il appelle à son aide? Il n'en indique aucun. Qui lui fait croire que le médium qui *cause, discute*, avec les autres personnes présentes se trouve dans un état particulier d'esprit? Rien. L'intelligence du médium est toujours identique à elle-même; par conséquent l'*hémisomnambulisme* ne peut être invoqué. S'il lui était possible de se manifester sans aucun signe extérieur, nous serions autorisés à croire qu'à chaque instant, sous une influence quelconque, notre état normal peut être altéré et notre libre

arbitre atteint. Nul ne pourrait se flatter d'être en possession absolue de sa volonté. Cependant tous ceux qui font des expériences de *table parlante* savent très bien qu'ils sont maîtres d'eux-mêmes ; qu'ils peuvent interrompre la manifestation du phénomène, si bon leur semble ; que les mouvements de la table n'enlèvent, en un mot, absolument rien à leur liberté d'action. Prétendrait-on, de la part de notre adversaire, qu'il est absolument impossible de s'apercevoir du changement d'état qu'il signale ? En vertu alors de quel don, ou de quelles études spéciales, M. Richet s'en apercevrait-il ? De quel procédé *scientifique* se servirait-il pour découvrir ce changement d'état ?... La vérité c'est que la *foi matérialiste* seule pousse M. Richet à expliquer, comme il le fait, le phénomène examiné par lui. Or, cette foi ne vaut pas mieux, dans les recherches de ce genre, que la foi catholique.

IV

M. Richet dit encore : « Ainsi, pour reprendre l'exemple, cité plus haut, « du médium qui suit mentalement le rythme de l'alphabet, en même temps « que notre ami causait, plaisantait et discutait avec nous, son personnage « inconscient épelait mentalement l'alphabet, suivait (je ne sais pas comment) « le rythme observé par A, qui tenait l'alphabet, et faisait des phrases, des « réponses, des vers, etc. »

On reliendra ces mots : « Je ne sais pas comment » placés entre parenthèses par M. Richet.

« Il y avait donc en lui, ajoute-t-il, pour ainsi dire deux personnes : le « personnage de bonne foi, conscient, qui causait, plaisantait, discutait, non « différent de ce qu'il est à l'état normal ; et le personnage inconscient, qui « cherchait à entendre les mouvements de A, à suivre l'alphabet en même « temps que lui, ayant une série d'idées tout à fait distinctes de la série des « idées du personnage conscient ; lequel ignore tout ce que fait son incons- « cient. »

Ici M. Richet, pour rendre hommage à la vérité, déclare que le personnage conscient était *non différent de ce qu'il est à l'état normal*. Raison de plus, il me semble, pour admettre que la force intelligente qu'il nomme l'*inconscient* du médium, devait être absolument en dehors de celui-ci. Pourquoi, en effet, l'inconscient aurait-il agi plutôt maintenant qu'un quart d'heure auparavant, par exemple, alors que l'expérience n'était pas commencée ? Il est vrai que notre adversaire a déjà déclaré qu'il ne *savait trop comment* travaillait le personnage inconscient du médium. Mais poursuivons avec lui l'examen de ce cas extraordinaire.

« Certes, le travail intellectuel de cet inconscient, dit-il, n'a jamais abouti « qu'à un mince résultat : axiomes philosophiques, citations, injures, toute

« ces manifestations intelligentes sont d'une intelligence très faible. On peut dire que si C conscient est poli, intelligent, spirituel, C inconscient est grossier, simple et banal jusqu'à la bêtise. Mais enfin le degré de l'intelligence importe peu, et ce sont là toujours des phénomènes intellectuels.

« Je ne me dissimule pas que cette hypothèse aura besoin d'être appuyée par de nouveaux faits. La simultanéité dans l'esprit de deux ordres de phénomènes intellectuels, les uns conscients, les autres inconscients, aura besoin d'être prouvée par d'autres séries d'expériences. J'espère qu'on les entreprendra et je suis convaincu qu'on fera bien mieux. »

Nous verrons bien, si on les entreprend et si l'on fait mieux. En attendant notons cette remarque de M. Richet : *C inconscient est grossier, simple et banal jusqu'à la bêtise*. Ces mots ne sont pas flatteurs pour l'ami C, mais ils doivent le toucher peu, puisqu'aucun de nous ne gouverne son *inconscient* et n'en est responsable. M. W. Myers, de Cambridge, qui paraît être l'inventeur de cette curieuse théorie matérialiste — qu'il a appelée à son aide pour l'explication de l'écriture automatique — est du même avis lorsqu'il croit devoir admettre « que la personnalité de l'homme est double comme son cerveau ; que celle de l'hémisphère gauche est la bonne, tandis que celle de l'hémisphère droit est la mauvaise, la brutale, la sauvage. Selon qu'un homme — dit-il — est sous l'influence exclusive ou dominante de l'une ou de l'autre moitié de son cerveau, il exhibera un caractère, un tempérament, des aptitudes mêmes et des connaissances tout à fait différentes. Est-il réveillé en sursaut, par exemple, et son cerveau droit entre-t-il seul en activité, tandis que le gauche continue à sommeiller, il pourra se livrer à des actes absolument contraires à sa nature normale. De même il se montrera un jour intelligent, honnête, plein de savoir, un autre jour bête, ignorant et malaisant : c'est que le cerveau droit fera des siennes (1). » Si jamais cette théorie devient populaire, messieurs les avocats de Cour d'assises en tireront des conséquences dont l'originalité peut être, dès maintenant, entrevue.

Mais, répondrai-je, si la *conscience anormale* ou l'*inconscience*, qui réside dans l'hémisphère droit du cerveau donne des résultats mauvais, par ce qu'elle est brutale et sauvage, comment se fait-il que beaucoup de communications spirites — qui d'après nos adversaires ne seraient que des manifestations intelligentes émanant de l'hémisphère défectueux — portent les empreintes d'une grande sagesse, d'une philosophie profonde, semblent enfin dictées par des forces intelligentes possédant la science et l'amour du bien ?

(1) Voy. dans la *Revue de l'hypnotisme* du 1^{er} mars 1887, l'article des docteurs Bourru et Burot sur les *Variations de la personnalité*.

Dira-t-on que ce sont les médiums à mauvais caractères, à idées fausses, qui donnent ces résultats; et que cela prouve que, chez eux, l'état normal est commandé par l'hémisphère droit; pourquoi, dans cet état, ils ne sont pas bien doués, tandis que, dans l'exercice de la médiumnité, c'est l'autre hémisphère — le *gauche*, c'est-à-dire le *bon* — qui se manifeste?... Ajoutera-t-on que, par la même raison, ceux qui sont habituellement vertueux et bons, c'est-à-dire qui sont, en état normal, sous l'empire de leur hémisphère gauche, deviennent, en état de médiumnité, les humbles sujets du mauvais hémisphère droit, qui leur fait dire des sottises?... Mais on se tromperait encore si l'on avançait de pareils arguments, car bien souvent un médium aux idées justes et droites, donne des communications empreintes d'un caractère également juste et droit. Seules les différences de styles, de phrases, de formes, en un mot, montrent que la personnalité n'est plus la même et que le médium n'est pas seul. — Que répondent à cette objection nos adversaires scientifiques? Rien du tout, naturellement. (A suivre.)

PHILOSOPHIE

Ce qu'est le spiritisme. — Beaucoup de personnes croient que parce que le catholicisme, avec ses croyances condamnées par la raison, est en décadence, le spiritisme vient inventer un autre culte plus dénué de raison que le premier.

C'est, sans doute, cette peur qui fait pousser des hauts cris ou inventer des balivernes pour combattre la nouvelle doctrine, parce que, en général, l'on est devenu matérialiste pour n'avoir jamais pu croire à la damnation éternelle ou à un paradis donné par l'absolution d'un prêtre.

Ne croyant plus à rien qu'à ce qui se voit ou se touche, l'on croit dignes de Charenton ceux qui disent que la communication des vivants avec les morts est un fait.

Non, nous ne venons pas établir un culte nouveau. Que soutenons-nous alors? Nous soutenons, simplement, l'immortalité de l'âme, l'existence d'un être suprême et le progrès constant de l'humanité, laquelle, dans une seule vie, ne peut se perfectionner, acquérir l'intelligence et sortir de cet abrutissement de l'homme primitif.

N'avons-nous pas des exemples de cet homme privé d'intelligence parmi nous? Expliquez pourquoi; car, enfin, il n'y a pas de différence entre lui et les autres hommes. Il naît, vit et meurt, et sa vie ne lui a donné qu'un peu d'expérience et un avancement intellectuel relatif.

Cette injustice frappante, d'où vient-elle? Trouvez-moi une philosophie quelconque qui vous l'explique; tandis que la philosophie spirite vous

prouve qu'il n'y a aucune injustice, vous enseignant qu'il y a dans le premier homme un esprit qui a vécu longtemps quand, dans l'autre, il n'y a qu'un esprit, tout nouveau, commençant sa carrière humaine.

Faut-il, réellement, mériter l'hôpital des fous pour comprendre cette chose si claire ?

Tout s'acquiert par le travail constant de notre esprit et tel, que vous voyez, aujourd'hui, grand par l'intelligence, a passé par l'état de l'homme primitif.

Où, nous avons été sauvages et peut-être bien avons-nous mangé de la chair humaine.

Ne nous en reste-t-il pas, d'ailleurs, quelque chose, puisque *nous nous dévorons* pour une idée nouvelle.

Les mondes que nous voyons au-dessus de notre tête sont aussi bien habités que celui sur lequel nous vivons.

Beaucoup de ceux qui habitèrent ce globe ont déjà franchi l'étape et cette étape a eu plusieurs vies de travail, jusqu'à ce qu'ayant conquis ce qui était nécessaire, ils ont pu s'élever à ces mondes où la vie est heureuse comparée à celle de celui-ci.

L'intelligence ne suffit pas : il faut que l'esprit se dématérialise, car la terre n'a encore que des êtres très matérialisés, et cette opération, qui permet à notre esprit de s'élever, s'exécute par la pratique de la morale. La morale veut l'observation des lois naturelles et vous savez que la morale c'est la pratique du bien ; rien de plus.

Suivez-moi et vous comprendrez. Nous avons tous des passions, — même les hallucinés, comme vous dites, — il faut s'en défaire. La première de toutes, c'est l'orgueil ; c'est-à-dire que l'homme, arrivé à un certain degré intellectuel, se croit beaucoup, n'est plus humble. Son orgueil lui fait oublier que, s'il sait quelque chose, l'Être suprême, qui l'a créé, lui a permis en travaillant, de le puiser dans la science universelle et que ce qu'il y a retenu appartient à Dieu qui lui permet de s'en servir ; mais non de se croire capable de se passer de lui.

En le niant, il enfreint une loi divine, puisqu'il nie le véritable auteur de ce qu'il sait, et son progrès est retardé ; car, pour progresser, il faut observer toutes les lois divines.

Un homme poussé par ses passions tue son semblable ; n'a-t-il pas enfreint une loi qui faisait vivre celui qu'il a tué ? Si je possède et que vous me voliez, n'avez-vous pas oublié la loi naturelle qui veut que ce qui m'appartient ne soit pas à vous ?

Calculez, s'il vous plaît, pourquoi se commettent ces crimes et vous verrez si ce n'est point pour satisfaire les appétits grossiers de la matière. L'ambi-

tion ne pousse-t-elle pas aux plus grands crimes ? Pour l'orgueil et la richesse qu'elle procure, combien de gens n'ont-ils pas souffert ? Croyez-vous que les ambitieux, sacrifiant vies et fortunes, soient d'accord avec les lois naturelles faites également pour tous ?

Avec un peu de réflexion l'on s'aperçoit vite que, ne pratiquant pas la morale, nous tombons dans les vices qui n'ont qu'un but matériel et nous ne pouvons nous élever. Nous restons attachés à la matière.

Examinons ceux qui pratiquent le bien et nous verrons la différence. Si vous êtes charitable, vous empêchez les autres de souffrir et vous observez la loi naturelle qui est l'amour du prochain. Si vous ne tuez pas, vous en respectez une autre. Si vous n'êtes pas orgueilleux, vous n'humiliez personne et vous reconnaissez la puissance éternelle, etc.

Si l'humanité terrestre observait toutes ces lois morales, elle ne serait pas malheureuse. La misère, la guerre, les souffrances sans nombre ne l'atteindraient plus ; et la terre serait semblable à un de ces mondes heureux, où nous irons — fous et autres — car nous progresserons tous.

Dans ces mondes le mal n'existe pas, parce que les esprits qui les ont atteints se sont, par le travail, dans le sens intellectuel et moral, dépouillés de l'ignorance et de la matière dans lesquelles ils étaient plongés.

C'est le progrès que veut le spiritisme et pas autre chose. *Il n'y a ni culte à observer ni saint à adorer* : les simples préceptes de Jésus à suivre à tout instant de la vie, sans lieu désigné pour cela, et croire en Dieu.

Si l'on a peur de ce qui nous rendrait heureux, je ne comprends plus ; — il est vrai que je suis du nombre des fous ! (*Journal l'Indépendant.*)

P. RASTOUIL (à Buenos-Ayres).

DROIT GÉNÉRAL, DROIT PARTICULIER

(Suite, Voir la Revue du 1^{er} octobre 1887.)

Il est de plus à observer que les agglomérations humaines qui se forment plus ou moins nombreuses à raison des circonstances locales ou des rapports sociaux sont par l'effet seul de leur nombre et de leur concentration des occasions de bénéfices dont certains individus profitent, sans qu'il leur soit permis d'en attribuer le succès à un effort quelconque de leur part. Pourquoi la meilleure terre arable ne vaut-elle qu'un franc le mètre, tandis que le moindre terrain à bâtir vaut dix francs dans un simple bourg et mille francs au centre d'une ville populeuse.

Ce sont là autant de causes de restitution que la richesse du jour doit à la pauvreté contemporaine.

En présence de ces données incontestables on n'a pas même besoin de

faire remarquer que cette pauvreté aurait même à reprocher aux détenteurs de la terre de faire obstacle à ce qu'elle en recueille les fruits spontanés. Ils sont bien rares ces fruits et ils sont plus propres à l'alimentation des bêtes qu'à la nourriture des hommes. Si on était quelque jour réduit à cette précieuse ressource, la famine aurait bien vite amené la fin du genre humain.

Que faire, direz-vous, pour équilibrer tous les droits, ceux du public et ceux des particuliers? Le moyen est bien simple selon nous et il a été signalé depuis bien des années.

Il s'agit d'une transaction. Qui cédera? Assurément on ne peut rien demander à ceux qui ne tiennent rien, et il est indispensable que l'abandon vienne des autres.

Nul ne voudra, direz-vous.

Erreur, il s'en trouvera comme il s'est rencontré des rois de France et des empereurs de Russie pour affranchir les serfs de leurs domaines et des Washington pour donner la liberté à leurs noirs.

Il n'est d'ailleurs pas besoin qu'il s'en présente car on ne demande aucun sacrifice à personne et il ne s'agira pour ceux auxquels on s'adressera que de céder ce sur quoi ils n'auront plus la main, ce dont la mort les aura séparés, ce qu'hier encore ils ne savaient probablement à qui laisser.

On comprend que nous voulons parler d'assurer à l'Etat un droit d'hérédité sur quelques successions déterminées et choisies.

Pour nous, actuellement la famille se compose du père, de la mère et des enfants jeunes. Dès que ceux-ci sont adultes, ils n'ont d'autre souci que d'essaimer de la ruche paternelle et de devenir le centre d'une nouvelle famille. C'est ainsi que les frères s'éloignent, que les neveux ne connaissent pas toujours leurs oncles, que les cousins germains se voient rarement et que la plupart du temps les enfants de ceux-ci s'ignorent d'une manière complète.

Il est bien certain que l'on ne souhaite la fortune que pour soi, sa femme et ses enfants. On a grand désir de laisser ce que l'on possède à ses enfants, tout en ayant l'intention d'en jouir le plus longtemps possible. On veut bien encore transmettre son bien à son frère. On tient moins à laisser à ses neveux ce que l'on a acquis.

Quant aux collatéraux plus éloignés, on ne s'en soucie guère. On ne les a jamais vus, ils sont dispersés dans toutes les parties du territoire.

Tenons donc pour certain qu'après les troisième et quatrième degrés, il n'y a plus de famille et que la transmission héréditaire est sans motif. On peut donc à partir du quatrième degré supprimer la vocation des parents et instituer l'Etat successeur du cinquième degré.

Dira-t-on qu'il faut laisser au possesseur le droit de disposition par testa-

ment ? On peut le concéder, quoiqu'il soit bien certain que les testaments sont plus souvent l'œuvre de la captation qu'ils ne sont le produit d'une volonté sérieuse et réfléchie. Combien de fois est-ce l'orgueil qui parle ? On se complait à choisir un légataire dont la richesse ou la situation vous rehausse. On impose des charges qui serviront à prolonger le souvenir du disposant.

Il est donc accepté que le défunt n'ayant ni neveux, ni cousins germains, soit de parents au quatrième degré, pourra tester et disposer de la moitié de son bien. Par contre, disons que celui qui déshériterait ses ascendants, ses enfants, ses frères, ses neveux ou ses cousins, devra donner à l'Etat une part égale à celle qu'il attribuera à des étrangers.

Voilà donc l'Etat rentré en possession de valeurs considérables tenant lieu de l'abandon qu'il fait aux détenteurs de la richesse de la part de Dieu, c'est-à-dire de la terre, des forces physiques et autres, ainsi que de la part de la civilisation et de la société, c'est-à-dire de l'acquis des générations passées ainsi que des facultés et avantages sociaux.

L'emploi en est tout trouvé. Bien des fois déjà et depuis nombre d'années nous avons eu l'occasion de l'expliquer. Deux cents millions au moins seront annuellement produits par la vocation héréditaire de l'Etat. Il faut partager cette somme considérable entre le service de l'amortissement et la création d'un fonds dont les arrérages seraient distribués en pensions viagères aux vieillards et aux infirmes.

Ce sont là deux intérêts de premier ordre auxquels il est indispensable de pourvoir à l'aide de moyens héroïques.

Il est d'abord urgent de ne pas laisser courir à la ruine le pays dont les charges augmentent et auquel la matière impossible finit par manquer.

On ne saurait toujours emprunter et toujours satisfaire les créanciers. Les forces d'une nation atteignent leur limite extrême et la banqueroute est une menace constante pour celle qui est réduite à des emprunts successifs.

Toutes les nations de l'Europe se débattent et plient sous le faix de dettes écrasantes.

Un commerçant peut avoir des créanciers et les rembourser à condition de faire d'heureuses opérations.

Un agriculteur qui doit et subit deux mauvaises récoltes est ruiné.

Il n'est pas possible qu'un Etat puisse toujours satisfaire ses créanciers. Il est de toute nécessité qu'il s'arrête à temps dans cette voie ruineuse et amortisse sa dette. Le temps est venu pour notre pays de recourir à des voies extraordinaires de libération. En employant à rembourser nos prêteurs la moitié des sommes à provenir de l'application du droit héréditaire, à créer à son profit, les pouvoirs publics obéiront à une nécessité que l'on peut dire pressante et feront œuvre de sagesse.

L'autre moitié du produit du droit héréditaire de l'État serait consacré à la création d'un fonds dont les revenus seraient distribués en pensions viagères aux vieillards et aux infirmes.

Le mot fraternité doit cesser d'être vide de sens, et de présenter une simple formule qui endorme les consciences au lieu de mettre les cœurs en mouvement. Nous aurons réussi à faire œuvre fraternelle en plaçant les pauvres survivants au rang d'héritiers des frères fortunés qui les auront précédés dans la commune patrie des âmes d'où tous doivent revenir tôt ou tard.

Il est indispensable d'assurer le lendemain de ceux que leurs bras ou leurs facultés ne peuvent plus nourrir. Si nous sommes dans l'impuissance de venir au secours de tous, commençons par les plus âgés, avec le temps nous accumulerons les ressources suffisantes à la satisfaction des misères les plus pressantes et nous assurerons à tous pour le retour une existence plus facile.

Trop d'années ont été perdues pour la mise en pratique si utile et si simple de ces idées qui tant de fois déjà ont été inutilement émises. (Voir la revue *la Religion laïque*, publiée à Paris par M. Ch. Fauvety, numéros de mai, juin, août et octobre 1878; le journal *le Devoir* publié à Guise, par M. Godin, numéros des 23 et 30 juin et 6 octobre même année; la nouvelle revue *la Religion laïque*, publiée à Nantes, numéros du 8 septembre, 8 et 23 octobre, 8 novembre et 8 et 23 décembre 1886, et la revue *la Lumière*, numéro d'août 1887.)

Supposons une pension plus que modeste de 375 francs. Le capital nécessaire à son acquisition est inférieur à dix mille francs, et celui permettant le service de mille ou de dix mille pensions serait de dix ou de cent millions de francs.

Les statistiques de l'administration de l'enregistrement et des domaines prouvent que le droit héréditaire de l'État produirait annuellement plus du double de cette somme.

On pourrait donc, chaque année, constituer dix mille pensionnaires, et délivrer annuellement le Trésor, c'est-à-dire les contribuables, de l'onéreux service de plus de trois millions de rentes.

On ne peut réparer le temps perdu, mais si on commençait dès à présent, on aurait dans dix ans cent mille pensionnaires, bien que la dette annuelle de l'État fût diminuée de trente millions.

Au lieu de se disputer sur la couleur politique plus ou moins foncée de ceux qui aspirent à le représenter, Jacques Bonhomme ferait mieux de leur imposer le mandat unique et spécial de prendre le moyen proposé de nourrir ses vétérans et de le débarrasser peu à peu de sa dette.

On ne suppose pas qu'il aime mieux crier ou chanter, et payer jusqu'au

jour où, criminel méritant une sévère répression, il brûle et brise sans songer qu'il charge en même temps sa conscience d'une terrible responsabilité, et ses épaules de nouvelles dettes contractées afin de réparer et relever les ruines qu'il vient de faire.

P.-F. COURTÉPÉE.

ESSAI DE RÉPONSE AU D^r FERRAN

QUESTION DES PERFECTIONS DIVINES

Bien souvent nous nous sommes demandé, comme M. le D^r Ferran, comment l'imperfection de l'ordre vivant, tel que nous l'observons sur notre planète, pouvait s'accorder avec les perfections divines et surtout avec la bonté infinie du Créateur. Cette guerre acharnée entre les espèces animales, ces instincts égoïstes qui caractérisent l'immense majorité des créatures terrestres, ces passions brutales qui poussent l'homme à détruire son semblable, ces souffrances et ces douleurs continuelles qui accablent les êtres vivants depuis la naissance jusqu'à la mort ; d'où proviennent tous ces désordres, toutes ces calamités ? Dieu les a-t-il ordonnés comme condition de l'évolution de ses créatures ? S'il en est ainsi, de deux choses l'une ; ou bien il n'a pas été suffisamment puissant et sage pour trouver un moyen d'évolution qui ménagerait mieux la sensibilité dont il a doué tous les êtres ; ou bien il n'est pas infiniment bon pour eux, puisque le pouvant, il ne les a pas soustraits aux influences de la matière, *cette masse épaisse de ténèbres et de douleurs*, comme l'appelait Siddharta. Il nous paraît difficile d'échapper à ce dilemme.

Et qu'on ne vienne pas nous dire qu'il est inutile d'agiter ces questions ; que nous devons prendre les choses telles qu'elles sont, et tâcher de nous élever par les efforts que nous ferons pour nous perfectionner moralement afin d'échapper au plus vite aux nécessités de la réincarnation comme le fit autrefois le Bouddha en se détachant de tous les biens de ce monde.

Non ! La question posée par M. Ferran est une question capitale pour l'avenir de l'humanité, surtout au temps où nous sommes, alors que les matérialistes se servent précisément de cet argument du désordre physique et moral de notre planète pour nier l'existence de Dieu. Or, tous les spirites et nous ajouterons tous les spiritualistes, à quelque croyance qu'ils appartiennent, savent quelles seraient les conséquences désastreuses de la suppression de la foi en Dieu. Comme la masse des hommes est encore très arriérée au point de vue moral, elle ne manquerait pas de se laisser aller à toutes ses passions, à toutes les impulsions de son égoïsme si elle perdait la croyance en un pouvoir suprême et régulateur ayant pour fonction de

maintenir et de ramener l'ordre dans l'univers. Si la foi en Dieu disparaissait nous tomberions dans un chaos moral semblable à celui dans lequel s'abîmerait le Cosmos si la grande loi de la gravitation cessait de présider aux révolutions des astres.

Voilà pourquoi nous estimons qu'il est de la plus haute importance de justifier Dieu des accusations qu'on fait peser sur lui à raison des imperfections de notre création planétaire.

Pour ce qui est de l'homme, la doctrine spirite a déjà répondu aux imputations d'injustice et de cruauté portées contre Dieu à l'occasion de la condition misérable de l'espèce humaine. On a dit avec juste raison que l'homme incarné doit *inévitablement* porter les conséquences de son passé, il doit expier les crimes et les fautes qu'il a commis dans ses existences antérieures. Voilà pourquoi il souffre *légitimement*, voilà pourquoi il souffrira jusqu'à ce qu'il se soit purifié entièrement des souillures dont il s'était couvert autrefois. Et on ne saurait reprocher au Créateur cet ordre de choses : Dieu est souverainement juste en même temps que souverainement bon ; il a établi des lois morales en rapport avec cette justice et cette bonté suprêmes. La créature intelligente qui a violé ces lois ne doit s'en prendre qu'à elle-même si elle souffre de cette violation. Et la bonté de Dieu ne saurait être ici mise en cause, pas plus que sa justice. Car si Dieu a institué des lois dont la violation entraîne tant de maux pour l'homme, c'est que ces lois étaient les seules que dans sa sagesse infinie il put établir ; et elles doivent avoir une sanction, sanction légitime assurément, nous dirons même, pleine de bonté, puisqu'elle a pour but et conséquence de ramener l'être qui en est l'objet dans la bonne voie d'où il s'est écarté volontairement et en-connaissance de cause.

Donc, pour ce qui est de l'homme, il ne saurait y avoir de difficulté. Puisqu'il souffre, c'est qu'il l'a mérité par sa conduite antérieure, par sa violation *consciente* des lois divines.

Mais reste la question des animaux. On a dit pour excuser leurs souffrances, leur misérable condition, leurs instincts individualistes et égoïstes que c'est là une condition normale de leur évolution, que l'élément spirituel s'essaie à la vie, se perfectionne insensiblement au milieu des luttes pour l'existence ; que c'est là un travail imposé pour faciliter son avancement, et que plus tard il sera largement indemnisé de ses misères et de ses imperfections originelles par les jouissances intellectuelles et morales qu'il puisera dans l'état supérieur qu'il aura conquis par ces luttes et ces souffrances de la première heure.

Mais nous poserons toujours l'objection à laquelle on n'a pas répondu : pourquoi imposer la souffrance à un être qui ne l'a pas méritée ? Pourquoi

mettre comme condition à son perfectionnement le séjour prolongé dans les bas-fonds de l'animalité où tout est ténèbres, mauvais instincts, passions brutales ? — Oui, l'œuvre terrestre paraît si arriérée, que nous ne sommes pas surpris que certains philosophes en aient attribué la création à un dieu inférieur pour laver précisément le Dieu tout puissant, des accusations qu'on aurait pu porter contre lui en raison de ces imperfections. Nous n'examinerons pas aujourd'hui la question de savoir s'il ne serait pas possible qu'un dieu inférieur ou plutôt un esprit avancé, quoique imparfait, ait réuni et mis en action les éléments dont se compose notre monde planétaire. Nous prenons la question de plus haut, et nous *affirmons* d'après l'inspiration de nos guides, que *ce sont ces mêmes êtres qui souffrent aujourd'hui au sein de cette masse épaisse de ténèbres et de douleurs qui ont formé autrefois cette matière en désobéissance à la loi de Dieu et que s'ils en sont aujourd'hui prisonniers, c'est pour qu'ils rétablissent dans son état primitif la substance dont elle est composée.*

Personne ne croit parmi les spirites que la substance universelle n'ait pas d'autre état que celui qui tombe sous nos sens sous forme de matière. Nous savons tous qu'il y a des fluides épurés que les esprits font mouvoir et élaborent au gré de leur volonté, et qui obéissent à leur impulsion sans qu'ils aient à faire les efforts *mécaniques* que nous mettons en œuvre pour agir sur la matière. Eh bien, selon nous, le principe spirituel qui anime les plantes et les animaux n'est autre chose que la personnalité d'anciens esprits qui, au sein du fluide universel, se laissèrent aller à leur orgueil et à leur égoïsme, en voulant s'approprier ce fluide contrairement aux lois de Dieu, alors qu'ils ne devaient que l'élaborer et le transmettre ensuite aux créatures inférieures dont il était destiné à faciliter l'ascension vers un état supérieur. C'est par ces mauvais agissements qu'ils imprégnèrent ces fluides de tendances viciées, de propriétés nuisibles qui se développant incessamment sous leur action perturbatrice finirent par former la matière, telle que nous la connaissons, de ces éléments fluidiques épurés qui leur avaient été confiés par Dieu. Et, obéissant eux-mêmes aux lois de l'attraction dont la puissance augmentait proportionnellement à la matérialisation des fluides, ils furent entraînés et emprisonnés au sein de cette matière, pour y recommencer une série d'existences indéfinies dont le but consiste à s'épurer eux-mêmes en faisant perdre à cette matière les mauvaises tendances qu'ils lui avaient communiquées.

Et qu'on ne dise pas que cette théorie est en contradiction avec la grande loi du progrès ; pour les spirites surtout, cette objection ne saurait avoir de valeur. En effet ils admettent qu'un esprit errant qui a joui dans l'espace d'une liberté presque illimitée, s'incarne dans un petit corps d'enfant, perd

absolument l'usage de cette liberté, reste dans le trouble et l'inconscience pendant toute la période de la gestation et de la première enfance, étant dans l'impossibilité absolue de manifester ses facultés; et cependant cet être momentanément diminué et amoindri recouvrera toute sa conscience, et la liberté compatible avec son nouvel état, et souvent il reprendra sa situation d'esprit désincarné avec une somme de connaissances et de progrès effectifs qu'on aurait été loin de prévoir en présence de la faiblesse et de l'inconscience inséparables des débuts de l'incarnation.

Eh bien! il en est de même pour le principe intelligent qui anime les plantes et les animaux; il recommence une nouvelle série d'existences au sein de la matière qu'il a contribué à former. Les débuts sont inconscients comme ceux du fœtus et de l'enfant qui vient de naître. Mais à mesure qu'il aura pris l'habitude d'élaborer la matière, celle-ci deviendra plus souple et plus obéissante, et lui permettra de manifester ses facultés qui ne sont pas éteintes, mais seulement endormies; et il remontera dans le rang qu'il avait perdu par sa fauie, et où il lui sera donné de collaborer avec Dieu à l'œuvre éternelle de la Création, en faisant du fluide universel restitué l'usage auquel il a été réservé par les lois de la Suprême Sagesse.

Nous ne savons si tous nos frères auront saisi la portée de ces considérations, mais nous persistons à croire, *jusqu'à preuve contraire*, que cette théorie est la seule qui puisse faire concorder l'état actuel de la nature vivante sur la terre avec l'infinité des perfections divines, et surtout avec sa bonté suprême.

CÉPHAS : 5 septembre 1887.

Remarque de la rédaction : La théorie donnée à Céphas par ses guides est une simple théorie pour mieux définir le bien et le mal et qui lui appartient personnellement; d'autres spirites entendent autrement cette grave question, et sans doute ils tiendront à donner leur interprétation, ce qui sera fort intéressant pour les penseurs.

PEUPLES ET RELIGIONS

Toutes les anciennes traditions placent le berceau de l'humanité en Asie; de lointains échos répétés d'âge en âge nous en rapportent de vagues souvenirs. Issue probablement au centre de ce vaste continent, l'humanité primitive paraît s'être divisée de bonne heure en deux grands embranchements, dont l'un s'est dirigé vers le sud-est et l'autre vers le couchant. Le premier a peuplé l'Inde et la Chine, le deuxième le sud-ouest de l'ancien monde.

Ces deux races séparées par l'immense relief montagneux de l'Asie centrale ont vécu complètement isolées l'une de l'autre et ont formé deux

mondes différents. La race orientale s'est toujours montrée essentiellement stationnaire dans ses mœurs et ses institutions; le progrès n'a pas été son but, elle n'a pas fait de conquêtes, son rôle a été plus passif qu'actif; elle n'a pas cherché à établir des colonies, à vivre en bons rapports avec les autres peuples, elle a été plutôt malveillante à leur égard; elle a été presque toujours divisée en diverses classes ou castes; et elle ne nous a à peu près rien légué d'utile.

Il n'en est pas de même de la race occidentale; nous y voyons des peuples énergiques, actifs, amis du progrès et des conquêtes, généralement disposés à améliorer leurs institutions; ce sont les Assyriens, les Chaldéens, les Aryas, les Perses, etc. Leur histoire nous apprend que, parvenus à un certain degré de civilisation, ils entraient volontiers en relation avec les autres peuples. Belliqueux, ils ont formé de grands empires sous la direction de souverains absolus et de puissants corps de prêtres. La monarchie et le sacerdoce, réunissant les pouvoirs politiques, militaires et religieux de la nation, contenaient facilement les populations grossières de cette époque, qui devaient plus ou moins ressembler aux serfs du Moyen-âge, ou aux tures soumis à l'absolutisme de leur sultan.

Les diverses religions de ces anciens peuples d'Asie paraissent avoir été un spiritualisme assez élevé, mais que les prêtres ne communiquaient pas au vulgaire trop peu éclairé pour les comprendre. Les prêtres maintenaient leurs dogmes jusqu'à l'arrivée de quelque conquérant qui établissait sa religion. Ainsi Alexandre le Grand et ses successeurs répandirent le paganisme grec en Orient. Chez les anciens peuples d'Asie, la cour et le clergé était tout, et le peuple rien; ce qui le prouve, c'est qu'on n'y voit aucun personnage illustré par d'utiles découvertes, ou par ses œuvres; il en est de même chez les Turcs. L'Egypte, fille de l'Asie primitive, confinée dans des limites déterminées, résista longtemps aux invasions étrangères; vivant isolée, elle se forma une civilisation à part. Les Egyptiens calmes et réfléchis devinrent géomètres et constructeurs. Ils élevèrent des monuments qui par leur grandeur et leur solidité ont étonné le monde. Leur caractère et leur isolement les amenèrent à modifier leur religion primitive probablement venue d'Asie et ils tombèrent dans une grossière idolâtrie, ils adorèrent les animaux qui étaient les emblèmes de leurs dieux. Au temps de Sésostris et de Moïse, l'Egypte était la nation la plus puissante et la plus civilisée du monde; mais l'idolâtrie la fit décliner jusqu'aux invasions des Perses et des Grecs. En Egypte et dans toutes les anciennes nations de l'Asie, une cour somptueuse et puissante et un corps sacerdotal aussi puissant absorbaient les forces vives des peuples; ces deux omnipotentes institutions ne paraissent pas avoir voulu relever les classes inférieures, traitées plus ou moins en escla-

ves. En Orient, le trône et l'autel se sont toujours entendus pour être maîtres du gouvernement et ne pas développer l'élément civil dans leurs populations ; parce que le Tiers-Etat une fois constitué, dépourvu de privilèges, cherche toujours à améliorer sa position ; son amour du progrès et la fortune qu'il acquiert par son travail l'amènent à jouer le principal rôle dans les nations et à prendre la place des classes privilégiées.

Les Aryas venus d'Asie, à une ou plusieurs époques indéterminées, apportèrent en Europe leur énergie, leur indépendance et leur amour du progrès. Les Grecs qui en descendaient héritèrent de ces qualités, ils n'acceptèrent pas l'organisation politique et sociale des empires d'Asie et d'Egypte. Leur esprit d'indépendance leur fit rejeter les castes orientales qui, en isolant les diverses classes sociales, les rendent hostiles ou indifférentes les unes aux autres, et empêchent toute fraternité, base de toute organisation sociale. Les Grecs rejetèrent aussi les grandes monarchies, qui imposent le despotisme (surtout dans l'antiquité), et les grands corps sacerdotaux qui compriment la liberté de pensée. Conservant un légendaire souvenir de leur état primitif, patriarcal et pastoral où régnait l'indépendance, ils transformèrent l'ancienne tribu nomade, devenue sédentaire, en canton ou commune sous le gouvernement d'une ville principale, comme Athènes, Lacédémone, etc. Les guerriers qui avaient fondé ces petits États et leurs descendants en devinrent les citoyens ayant seuls les droits politiques. Les prisonniers de guerre et leurs descendants étaient esclaves ; les étrangers étaient tolérés, mais sans droits politiques.

Les Grecs si bien doués sous beaucoup de rapports, se montrèrent faibles en spiritualité et en métaphysique ; la vie actuelle les préoccupa bien plus que la vie future ; ils eurent pour ainsi dire le culte de l'humanité ; ils transformèrent le spiritualisme religieux de l'Orient ; leurs dieux, formés de héros, de vices et de vertus personnifiées, eurent un caractère plus humain que divin.

Si remarquables dans les arts et les lettres, premiers promoteurs de la liberté et des droits de l'homme dont ils comprirent toute l'utilité pour le progrès de l'humanité, ils divaguèrent en religion et surtout en astronomie. Pour eux, la terre ronde et immobile formait le centre de l'univers ; autour d'elle tournait la sphère céleste très compliquée entraînant les astres et les dieux de l'Olympe. Malgré des connaissances scientifiques assez développées ils ne reconnurent jamais leur erreur astronomique, parce que, croyant à la divinité des astres et de l'univers, ils considérèrent ce panthéisme comme un dogme mystérieux indiscutable. Les prêtres grecs ne s'occupaient ni de la politique, ni de l'instruction publique, ils ne formèrent pas une caste distincte, ils étaient attachés à diverses fonctions déterminées. La poésie, si

influente sur les Grecs, contribua plus que les prêtres à vulgariser la mythologie païenne qui fut acceptée comme religion nationale, à laquelle ils furent attachés plutôt par croyance superstitieuse que par vraie dévotion. Socrate paya de la vie son manque de foi aux dieux de la Grèce. Pythagore, qui avait rapporté de l'Orient des idées plus justes en astronomie, cinq cents ans avant Jésus-Christ, fonda l'école italique, dans laquelle il enseigna à ses élèves que la terre et les planètes tournaient autour du soleil immobile au centre de l'univers et que les étoiles étaient fixes à d'énormes distances; mais pour ne pas choquer les croyances païennes, Pythagore et ensuite ses disciples enseignèrent la rotation du ciel étoilé autour de la terre. Ainsi nous voyons que les religions officielles (payenne et catholique), dans l'antiquité et dans les temps modernes, ont retardé de plus de vingt siècles les connaissances astronomiques, malgré les progrès des sciences en Grèce et à Alexandrie après les conquêtes d'Alexandre. Un jour viendra, bientôt, espérons-le, où on sera aussi étonné de l'anathème encore prononcé contre la liberté de pensée, que nous le sommes des persécutions exercées par la plupart des religions officielles à toutes les époques contre des découvertes et des idées vraies et utiles, mais qui pouvaient porter quelques préjudices à leurs dogmes généralement invraisemblables. Les gracieuses fictions de la mythologie, en défiant les vertus et les vices de l'humanité, développèrent chez les Grecs d'abord le goût du beau et ensuite celui des plaisirs et non la saine morale. Aussi la décadence fut prompte, lorsqu'après les guerres médiques, la Perse leur eût inculqué le goût des richesses et de la mollesse orientale. Malgré leur fabuleuse religion, les Grecs ont fait grandement progresser les arts, les lettres et mêmes les sciences, et ils ont inauguré l'indépendance de l'homme et de ses pensées, ce qui doit être attribué à l'absence de caste sacerdotale intéressée à maintenir l'obscurantisme parmi ses fidèles.

Les Romains n'eurent pas précisément de religion nationale; ils adoptèrent le paganisme grec tout fait; mais ils ne paraissaient pas y être très attachés. Lorsque le christianisme parût, les empereurs crurent devoir le combattre comme hostile au paganisme dont ils étaient grands pontifes. La véritable religion de Rome fut son patriotisme, sa droiture, son ordre moral, sa discipline et son ambition. Les prêtres y eurent comme en Grèce des fonctions déterminées; les augures, les dieux domestiques y jouèrent un rôle important. A Rome, la religion revêtit un caractère sérieux, en Grèce elle eut quelque chose de plus brillant et plus mondain. Rome n'étant pas liée par une caste sacerdotale se développa librement; elle nous a laissé des œuvres remarquables, surtout en histoire et en législation, et son habile administration a été souvent imitée mais jamais dépassée. Le contact énervant de l'Orient amena sa décadence et sa chute.

Nous ne parlerons pas des religions des Gaulois et des Germains, n'étant pas à même d'apprécier leur influence sur ces peuples barbares.

L'organisation des peuples de l'antiquité reposait sur trois bases défectueuses : le polythéisme qui faussait les idées religieuses, la polygamie qui dénaturait la famille, l'esclavage qui détournait l'homme du travail alors méprisé comme œuvre servile, et qui faisait du captif un dangereux instrument d'immoralité dans l'intérieur des familles. Les anciens peuples dépourvus de la fraternité chrétienne n'étaient guère soutenus que par le patriotisme militaire qui relie les hommes entre eux, et qui se trouve surtout chez les peuples nomades toujours sur le qui vive, ainsi que chez les peuples en voie de formation où tous les hommes sont soldats et travailleurs et jamais oisifs. Les anciens n'ont jamais su jouir convenablement des richesses et compris les bienfaits de la paix ; l'oisiveté développait en eux tous les inconvénients qui résultaient des trois bases susnommées : les citoyens riches se démoralisaient dans l'excès des plaisirs, et les pauvres s'avilissaient en devenant les humbles serviteurs des premiers. Cette démoralisation détruisait en eux les qualités militaires ; alors ils devenaient la proie de quelque peuple guerrier attiré par leurs richesses. Les juifs et les chrétiens, préservés de ces vices démoralisants, résistent mieux aux défaites ; ils peuvent être dispersés, conquis, partagés ; jamais ils ne sont anéantis comme l'ont été les peuples païens ; ce qui doit être aussi attribué aux connaissances économiques modernes qui ont démontré la valeur du travail productif et relevé le rôle des travailleurs de toute condition, et fait voir qu'un peuple vaincu peut se relever bien plus par ses travaux productifs que par la guerre qui n'enrichit personne. Mais, dans l'antiquité, ce moyen était rarement possible, parce que les peuples vaincus étaient généralement réduits en esclavage ou anéantis.

(A suivre.)

MEDIUMNITÉ GUÉRISANTE

Monsieur : La *Revue* du premier avril contient le récit de guérisons médianimiques qui me remettent en mémoire celle d'une cécité bien constatée par l'un de nos premiers oculistes, entr'autres le Dr Galezowsky, et dont était affectée Mme Courtine, 12, rue Dupin. Cette cure a le mérite de pouvoir être vérifiée facilement et c'est ce qui m'engage à vous la rapporter. Je rencontrais quelquefois, square du Bon-Marché, où elle était conduite par sa sœur, une jeune femme, mère de deux enfants ; un jour qu'elles s'y étaient assises, un monsieur s'approcha d'elles et je pus entendre le dialogue suivant : Vous semblez beaucoup souffrir ; vos yeux ils étaient bandés et elle y portait continuellement la main ; sont donc bien

douloureux ? — En effet, je souffre atrocement et c'est un surcroît de peine, car, depuis deux mois, je suis aveugle ! — Si vous demeurez près d'ici, et que vous vouliez bien rentrer chez moi, je m'engagerais à faire disparaître au moins les sensations de la douleur ; si l'organe est détruit, ou qu'il ait subi une désorganisation trop grande il ne serait point sage de ma part de vous donner un espoir chimérique.

— Oh ! monsieur, je ne puis plus espérer ; depuis sept ans j'ai mal aux yeux et j'ai été traitée par tous les oculistes ayant un nom à Paris ; en dernier lieu, par Galezowsky qui n'a pu empêcher le dénouement fatal. On m'a parlé de kéralite, de staphylome, que sais-je ? je me résigne à mon triste sort, mais la souffrance que j'éprouve est une surcharge à mes maux.

J'appris plus tard, que le médium, qui l'avait suivie chez elle, fit disparaître toute douleur à l'instant, et, qu'après quinze minutes de soins (il avait fixé d'avance ce court espace de temps pour faire ouvrir les paupières enflammées et se prononcer sur la remédiabilité) elle put contempler de nouveau le jour, si bien qu'elle accompagna à la gare la nourrice de son dernier enfant qu'on lui avait amené et qu'elle ne comptait plus voir ; elle s'en revint seule chez elle.

Le médium, — je tiens à cette qualification, car un homme sensé comptant sur ses seules forces, n'aurait pas osé être aussi affirmatif — arrivé chez elle, demanda de l'eau et un mouchoir qu'il mouilla et appliqua sur les yeux, en tenant ses mains par dessus, il fit des passes pour les dégager et attirer le sang aux extrémités, puis souffla doucement de l'angle interne à l'angle externe des paupières pendant quelques instants, après quoi, le prodige fut accompli. — Avouons que cette guérison eût été joliment prônée, si elle eût été faite par l'une de nos célébrités médicales ; à ma connaissance, deux médecins l'ont constatée, mais je gage qu'ils sont trop discrets pour l'avoir ébruïée. — Un an plus tard, le sang se porta de nouveau aux yeux de l'ex-aveugle. Le défaut de circulation y ayant arrêté les humeurs ; cette femme éprouva un nouvel accident, elle devint borgne.

Elle chercha longtemps avant de retrouver son guérisseur qui remit l'œil en parfait état. Cette cure n'a pas été unique dans la famille, car il a guéri aussi en quelques séances, une cousine de Mme C. d'une maladie dont les principaux symptômes consistaient en maux d'estomac, anémie, palpitations et la sensation (avec suffocation) d'une boule qui semblait monter du ventre à la gorge. Cette personne, qui serait devenue peut-être une pensionnaire de la Salpêtrière, a joui, depuis, d'une santé parfaite ; elle est mariée aujourd'hui. Le médium conseilla un jour à l'ex-aveugle de prendre un demi-verre d'eau magnétisée, qui devait la purger aussi abondamment que l'eût fait l'huile de ricin, ce qui eut lieu. Bien qu'il pût attirer la transpiration, en la

magnétisant, il lui remit une autre fois un petit paquet d'une poudre qui devait agir à distance (par une sorte d'opération chimique dont il indiqua les détails) pour provoquer une transpiration abondante qui cesserait à volonté; — la mère s'était chargée de l'opération, les rôles se trouvèrent intervertis, la jeune femme ne ressentit qu'un peu de moiteur qu'on eût pu à la rigueur attribuer à la suggestion, tandis que sa mère, qui ne transpirait jamais, dit-elle, subit pendant le temps de l'opération une sudation considérable, — y avait-il là une action mécanique?

Je termine en ajoutant que le médium refusa constamment une somme importante que les parents lui offrirent dès le premier jour; il déclara qu'il n'acceptait jamais rien, ayant ses raisons pour cela.

Recevez, je vous prie, monsieur, l'expression de mes sentiments tout dévoués.

MARIE DELCOURT.

LA NOUVELLE SCIENCE

La régénération de l'humanité par la science est un fait prévu et attendu. C'est le terme fatal d'une évolution intellectuelle qui, quoique contrariée de mille manières, entravée sans cesse, fait son chemin avec l'inflexibilité des œuvres lentes du temps.

La science triomphera. Elle apportera à l'humanité affolée par les derniers excès du désordre social un remède à tous ses maux. Elle rétablira les principes éternels, les lois immuables qui sont *La Vérité* et qui sont restés longtemps cachés, quoique tous les systèmes les revendiquent. Elle fondera sur ces éternels principes, une sociologie éclairée, elle établira la vraie morale en la basant sur la justice inexorable et elle la rendra indiscutable par la précision scientifique avec laquelle elle la formulera. Elle remettra chacun à sa place. Elle rétablira les droits et les devoirs d'une façon si évidente qu'il n'y aura plus aucune transgression possible et que tout privilège immérité disparaîtra forcément.

Ce sera le règne de la paix, du bonheur, de la justice. Ce sera une période de repos pendant laquelle l'humanité, vieillie dans la douleur, mais rajeunie par la lumière nouvelle, contempera avec étonnement les désordres de l'ère historique qu'elle vient de franchir.

Si nous disions que cette régénération a été annoncée par les prophètes de l'antiquité on nous accuserait peut-être de soutenir une église. Cependant, ces sortes de prophéties ne faisaient que prédire une conclusion fatale de la marche des choses dont la prévision n'avait rien de surnaturel. Le vieux monde finira et la terre rajeunie commencera une ère nouvelle.

Cette fin du monde, depuis longtemps prédite, a été souvent confondue avec la fin de l'organisation physique de la terre.

C'était là une erreur d'interprétation. C'est la fin d'une ère historique qui arrivera, ce n'est pas la fin de l'existence de notre planète. L'humanité ne disparaîtra pas encore, ce sont ses institutions qui disparaîtront, ce sont ses œuvres de mensonge qui seront réduites à néant.

La Nouvelle science est une doctrine qui prétend faire naître ce changement.

Il ne faut pas lui demander sur quelles autorités elle s'appuie ; elle ne mériterait pas son titre si elle se basait sur les anciens systèmes qui se sont partagé l'esprit humain ; elle ne se rallie à aucun d'eux, elle est, tout entière, sortie de la pensée indépendante, de la pensée affranchie de tous liens, de toute école, de toute inféodation scientifique, philosophique, religieuse ou sociale.

Il ne faut cependant pas la considérer comme une œuvre de combat apportant un ferment de luttes nouvelles au milieu des tiraillements du vieux monde ; c'est au contraire une œuvre de conciliation. Si elle ne se rallie à aucun système, elle n'en combat aucun dans son ensemble, elle montre même que dans tous il y a quelque chose de vrai, et, mettant en évidence ces vérités éparses dans toutes les œuvres humaines, elle rapproche les systèmes en apparence les plus opposés. Elle montre ainsi qu'un accord est possible entre tous les hommes de bonne volonté s'ils se rallient sur le terrain ferme de la science.

En face des affirmations hardies que contiennent ces lignes, en face de cette prétention de reconstituer le vieux monde sur de nouvelles bases, le public sceptique habitué à voir abattre les unes après les autres toutes les pierres de l'ancien édifice, va se demander quel est celui qui est assez audacieux ou assez fou pour prétendre reconstruire ce que les autres ont abattu. Un seul mot leur expliquera cette audace : *C'est la femme.*

Cette *nouvelle science* est la synthèse de l'esprit féminin. Enfantin, le disciple de Saint-Simon, disait : « Il n'y aura de science définitive que lorsque la femme aura parlé. »

Il reconnaissait donc que c'est dans le cerveau de la femme qu'existe cette faculté maîtresse : l'intuition, qui seule peut donner naissance à l'idée directrice sans laquelle la méthode expérimentale n'a aucune valeur ; il reconnaissait que tout ce qui a été fait avant elle et sans elle ne peut être considéré que comme un état de choses provisoire, qu'une science plus élevée faite par elle, viendrait un jour éclairer, rectifier ou compléter.

C'est cette science définitive que nous commençons à formuler dans cette nouvelle doctrine.

Toutes les questions qui ont préoccupé l'esprit humain y sont reprises. Les sciences physiques d'abord, les sciences naturelles ensuite, puis les sciences religieuses, philosophiques et sociales.

L'aspect nouveau sous lequel nous les présentons semblera d'une extrême hardiesse. Ce n'est, cependant, que l'expression de la vérité. Si, dite simplement, elle nous semble étrange, c'est parce que nous sommes habitués à l'erreur qui, à force de nous avoir été répétée, nous semble naturelle.

Notre *Nouvelle science* est ainsi divisée :

LIVRE I; COSMOLOGIE : Dans ce livre, nous étudions d'abord l'évolution des astres, le point de départ de leur formation, leur constitution lente, le début et les causes de leur incandescence, les causes de leur extinction, et, enfin, leur destinée ultime.

Nous posons, ensuite, les principes d'une nouvelle physique de l'univers, montrant que tout ce qui a été fait dans cet ordre d'idées avant la naissance de la chimie moderne, repose sur des erreurs.

C'est la solution du problème cosmologique.

LIVRE II; PROTOGÈNÈSE : Nous étudions l'origine de la substance organisée à la surface terrestre, le commencement de la vie.

Après avoir posé la question sur le terrain de la physique et de la chimie, nous la posons sur le terrain de la philosophie. Nous cherchons l'essence du *Principe générateur*. Nous montrons comment ce principe, sur lequel repose la croyance à une puissance souveraine régnant dans la Nature, a été envisagé dans la science, dans la philosophie, dans les régions.

C'est la solution du problème théologique.

LIVRE III; ÉVOLUTION : Ce livre renferme l'histoire *positive* de l'évolution des êtres vivants.

Si nous soulignons le mot *positive*, dont on a tant abusé, c'est pour faire comprendre que loin de traiter cette grave question avec la légèreté de ceux qui ont édifié des doctrines sur des hypothèses, nous suivons une méthode rigoureusement scientifique et au-dessus de toute critique. Nous démontrons notre histoire du développement primitif par le développement embryonnaire et nous appuyons nos affirmations sur trois cents preuves prises dans l'évolution anatomique, l'évolution physiologique et l'évolution chimique.

C'est la solution du problème phylogénique.

LIVRE IV; ANTHROPOLOGIE : Nous reprenons l'histoire de l'évolution physiologique de l'homme, pour y trouver l'évolution de ses facultés intellectuelles, et l'histoire de son évolution sociale, qui en est la conséquence. C'est dans cette étude que nous trouvons la cause physiologique du mal qui règne dans le monde.

Nous signalons dans ce livre de graves erreurs que la doctrine de l'évolution mal comprise a introduites dans la science actuelle.

C'est la solution du problème anthropologique.

LIVRE V; PSYCHOLOGIE : Nous nous occupons de l'origine des facultés psychiques, de leur essence, de leur développement. C'est la physiologie qui nous guide. Mais la chimie, qui nous a révélé les secrets de la cosmologie et de la genèse des êtres, nous éclaire encore pour nous montrer le lien qui existe entre la pensée humaine et le *Principe générateur* qui nous a créés.

C'est la solution du problème psychologique.

LIVRE VI; MORALE : Dans ce livre nous abordons cette grave question qui est l'axe autour duquel gravitent les sociétés humaines : *la morale*. Et nous montrons que c'est encore à la science qu'il faut demander l'origine des lois qui doivent régir les actions des hommes.

Cette partie de la science, refaite par une femme, s'éloigne beaucoup des conclusions données par les hommes. C'est la justice inexorable, sans concessions pour les passions humaines, c'est la vérité suprême dite sans détours. Si l'homme refuse de regarder ce qu'il est dans le miroir de la science, c'est qu'il veut profiter de l'injustice que l'ignorance lui assure.

Ce livre, qui doit avoir une immense portée sociale, puisqu'il doit régénérer les mœurs, est la solution du plus grand des problèmes de la vie actuelle de l'humanité : le problème sexuel.

LIVRE VII (en préparation); EXOTÉRISME : Après avoir étudié les questions qui précèdent, et qui constituaient la science ésotérique de l'antiquité, nous cherchons comment ces idées ont pris une forme populaire, comment elles ont été vulgarisées par les dogmes religieux, et souvent aussi dénaturées.

C'est le début et le développement des cultes que nous étudions. nous cherchons l'origine des traditions religieuses, et nous montrons que la forme extérieure que prend l'idée dans l'exotérisme est indispensable à sa vulgarisation, puisque le culte comprend l'enseignement et certaines manifestations publiques, sans lesquelles il n'y a ni propagande ni autorité possible.

LIVRE VIII (en préparation); SOCIOLOGIE : Nous montrons que si la science est le principe de toutes choses, si elle a été l'origine des cultes religieux, l'Etat qui s'est substitué aux Eglises ne peut exister qu'à la condition d'être aussi basé sur la science.

Il importe donc de reconstituer la famille et la société sur des bases scientifiques.

Lorsque nous aurons atteint ce but, lorsque nous aurons reconstitué un régime social basé sur la vérité suprême, nous verrons, avec surprise, que nous sommes revenus au point de départ des religions.

La science régénérée rétablira l'autorité légitime qui doit gouverner les hommes. En la dégagant des formes religieuses, en la créant dans l'Etat, on arrivera à rapprocher ces deux puissances et à les fondre dans une unité indissoluble.

Cette nouvelle forme, qui se substituera aux gouvernements actuels, sera la Religion régénérée, une pour tous les peuples, puisque la science qui lui servira de base est une.

C'est cette Religion scientifique, devenue universelle, qui nous amènera la paix universelle.

C. RENOU.

(Quoique cette nouvelle doctrine doive être publiée en livres qui traitent chacun un sujet spécial, elle forme, cependant, un tout qui s'enchaîne rigoureusement et qui n'est compréhensible qu'à la condition d'être lu dans l'ordre où les livres sont placés.)

PRIX DES VOLUMES : Livre I. Cosmologie.	250 pages environ avec figures.....	4 fr.
— II. Protogénèse.	250 pages environ ...	4
— III. Evolution.	500 pages avec planches et figures.....	8
— IV. Anthropologie.	500 pages avec figures.....	8
— V. Psychologie.	100 pages	4
— VI. Morale.	600 pages ..	8

Pour tout ce qui concerne la publication de ces ouvrages et la souscription, s'adresser à M^{me} Renou, 61, rue des Saints-Pères, à Paris.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1^{er} octobre 1887.)

III. LES ESPRITS. — Dans les mondes matériels, deux forces sont continuellement en présence : deux forces, la matière et l'esprit, sont unies pour perpétuer l'œuvre divine.

La matière sans l'esprit, c'est le néant.

L'homme, comme toute chose créée, comme tout être intelligent, a en lui, distincts mais unis, les deux principes que nous signalons.

Par la matière de son corps, il tient à la création matérielle ; par le rayonnement de son esprit, il touche aux soleils.

Dans l'esprit, y a-t-il un certain degré de matière ?

— Oui, sans doute, puisque nous ne pouvons nous représenter quelque chose qui ne soit rien. Mais n'est-ce pas ergoter sur les mots que de dire : tout est matière en l'homme et autour de lui ?

Quelles que soient les qualités de la matière humaine, l'esprit s'élève de beaucoup au-dessus d'elles. Nous savons que l'esprit se dégage du corps humain après la mort de cet instrument de ses souffrances et de ses progrès. La séparation a donc lieu.

Où va l'esprit ? — Vivant de sa vie propre, sans le secours d'aucun de ses organes matériels du passé, il plonge dans l'infini qui l'entoure, il se délecte aux accords de l'harmonie céleste, il cherche et découvre Dieu, suprême justice et suprême amour.

Les lois de la matière ne sont pas les mêmes que celles de l'esprit. Celles-ci sont d'un ordre si différent qu'on ne comprend pas la confusion que font certains philosophes sur ce point.

Oui certes ! l'esprit aussi appartient en quelque sorte à la matière organisée, mais il est fluide, mais il traverse les murs les plus épais, il franchit les grilles et les verroux et va planer jusque dans le ciel bleu. Comment, dès lors, confondre l'esprit et le corps, la matière animique et la matière corporelle ? Celle-ci n'a que des propriétés ; l'autre a des qualités acquises, des qualités en perspective.

L'esprit n'a pas besoin du corps humain pour faire sa route parmi les anges. Le corps terrestre est un véhicule qui lui sert, dans ses incarnations successives, pour s'élever vers Dieu par le progrès, l'étude, la souffrance bien supportée, les devoirs accomplis. Mais, cette première partie de sa tâche terminée, l'âme se sent tellement au-dessus du corps matériel qu'elle vient de quitter, que sans désir d'y retourner jamais, elle se dévoue à l'humanité. Qu'a-t-elle besoin d'un manteau de chair pour accomplir son pieux et utile pèlerinage ?

Les esprits se réunissent en groupes, suivant la loi des affinités. Les plus avancés du groupe essayent d'élever ceux que l'ignorance retient encore assez loin de la vérité et de la justice. Il y a travail de solidarité entr'eux, nous l'avons dit. Mais tous, ou presque tous, sentent, voient, reconnaissent au-dessus d'eux la loi supérieure, émanation directe de la conscience divine.

Si vous me demandiez d'expliquer Dieu, je vous dirais :

Demande-t-on à la mousse pourquoi elle est humide, le matin ?
Demande-t-on à la fleur scintillante qui l'a couverte de rosée, qui la parfume et la décore ? Demandez-vous aux astres qui les dirige et les soutient, qui les fait vivre et se développer ?

Non, on constate des milliers de sublimes effets dans la nature, mais on ne remonte jamais à la cause première.

Cependant, tout crie aux hommes : Sortez de vos limites étroites, de vos raisonnements bornés ; voyez Dieu dans les mille splendeurs de la nature !

Est-il possible que tout ce que vous voyez dans l'univers soit mû par la main du hasard ? Quelques-uns parmi vous me disent que les atomes sont à l'infini dans l'univers infini ; que ces atomes sont actifs ou passifs et que les derniers obéissent aux premiers ; l'union de ces deux principes me représente toujours la force agissante de Dieu dans la nature.

D'ailleurs, raisonnons.

Qu'est-ce que l'esprit ?

Dans la plante, c'est ce qui la dirige, c'est ce qui lui fait chercher la lumière.

Dans l'animal, c'est l'instinct plus développé ; c'est l'âme embryonnaire.

Dans l'homme, c'est la plénitude de la raison et de la conscience.

Au-dessus de l'homme, qu'est-ce ?

Vous admettez des êtres supérieurs à l'homme et dont l'esprit est assurément plus juste, plus vaste et plus parfait.

Au-dessus de ces grands esprits, qu'y a-t-il ? D'autres esprits plus grands encore.

L'échelle du progrès est infinie. Elle se perd en Dieu, souverain régulateur de toutes choses. Si vous enlevez à l'âme son prototype divin, dites-moi, je vous prie, vers qui elle se dirige ? Montrez-moi l'axe de l'univers moral. Je vous en défie.

Dieu, certainement, n'est pas, ne peut être l'orgueilleux monarque qu'on nous montrait jadis, le barbare destructeur des peuples, le protecteur des rois. Nous avons tort de nous le représenter avec les passions humaines. Il échappe à l'entendement de l'homme en général, mais on peut

prévoir que l'éclosion des idées nouvelles fera de mieux en mieux connaître Dieu en nous élevant davantage vers lui. D'ailleurs, des hommes de génie ou de science ont plusieurs fois approché de la révélation suprême. Ils ont senti Dieu en eux comme en toutes choses. Les martyrs l'ont vu dans les tortures, leur souriant et les appelant ; les apôtres l'ont admiré au fond de leur conscience et l'ont réfléchi dans la beauté et la simplicité de leur âme.

Il faut que la science marche à la découverte de Dieu. Il est temps de chercher à savoir ce que nous révèle le ciel.

Je comprends les indécisions de ceux qui, ne voyant que la matière, ne savent pas l'interroger assez profondément pour découvrir l'esprit divin dans les mystères de la vie.

Il faut faire cesser ces indécisions. Il faut que la philosophie moderne, s'appuyant sur les sciences connues, s'élève assez pour découvrir peu à peu le Tout-Puissant. De même que nous suivons, par l'astronomie, la route des mondes matériels de l'espace, nous devons, par la philosophie, arriver à connaître Dieu. Nous aurons un aperçu de sa forme générale dans l'univers quand nous aurons mieux compris cet univers dont toutes les lois sont si harmonieuses.

Il n'y aura pas de repos pour l'homme tant qu'il conservera un doute sur la suprême puissance. Il faut que l'enfant, levant les yeux vers le ciel, ne le fasse point par habitude mais avec conviction, en voyant que son père et sa mère sont convaincus de l'existence de Dieu.

Les lois éternelles de la création indiquent le souverain législateur. Le cœur le sent, la raison le constate, l'intuition le devine, et vous-mêmes, matérialistes, vous le reconnaissez quand vous reconnaissez les lois de la conscience humaine.

Il y a beaucoup d'orgueil dans l'homme. C'est à cet orgueil qu'il doit de commettre un grand nombre de fautes qu'il devrait lui être facile d'éviter.

Peut-il échapper à la responsabilité de ses actes ?

— Oui, s'il n'y a pas de Dieu ; non, si Dieu existe.

Et qui est-ce qui ne sent que la conscience n'est pas un vain mot ?

Si l'humanité pouvait être livrée au hasard : si ses œuvres n'étaient pesées dans la balance de la souveraine justice, à quoi servirait de vivre ? à quoi servirait d'être bon et honnête ?

Pourquoi le malheureux d'ici-bas n'en finirait-il pas de suite avec la vie !

O philosophes à courte vue, matérialistes qui riez de ceux d'entre nous qui croient encore à l'Etre suprême, vous ne nous faites pas rire, nous. Non, certes ! Si nous n'avions la certitude du réveil prochain de vos âmes, nous pleurerions abondamment sur les erreurs que vous préconisez.

Dieu ! Dieu ! vous êtes, grand esprit créateur. Ah ! vous n'êtes pas tel que les hommes vous ont vu jusqu'à ce jour ; votre organisme embrasse l'immensité des univers. Vous êtes ! Les millions de soleils que l'espace recèle, racontent votre puissance et votre gloire, et le moindre brin d'herbe que le vent incline, vous salue.

(A suivre.)

NÉCROLOGIE

M. S. P. Langloy, secrétaire du *Smithsonian institution* à Washington, nous annonce la mort de notre frère SPENCER FULLERTON BAIRD LL. D., directeur du National museum.

Monsieur BERNARD MOISSON, ancien négociant, notre F. E. S. est décédé à Besançon, dans sa 75^e année ; un bon souvenir à ce vieux serviteur de la cause, à l'intention du dégageant de son âme.

Monsieur FRANÇOIS VALLÈS, *inspecteur général des ponts et chaussées en retraite*, officier de la Légion d'honneur, officier d'académie, membre correspondant des académies de Bordeaux, Laon, Caen, Bruxelles, Prague, Moscou, Milan, etc. et *conférencier spirite* dans le Midi de la France, comme délégué de la société scientifique du spiritisme, est décédé à Cros (Gard) dans sa 83^e année.

Ce savant véritable, ce spirite plein d'aménité, cet ingénieur émérite que ses confrères consultaient sur les questions les plus graves et les problèmes les plus ardu, tellement on estimait son opinion scientifique, avait voué les 15 dernières années de sa vie à la propagation du spiritisme : il le défendait par sa parole et ses écrits, avec sagacité, après avoir étudié, vu en véritable investigateur, et en avoir longuement médité, avec méthode, comme un mathématicien qui ne s'aventure qu'à bon escient. Ses ouvrages en spiritisme sont les suivants : 1^o Entretiens sur le spiritisme, comment il faut l'interroger ; 2^o Conférences faites à la société scientifique du spiritisme ; 3^o Le surnaturel considéré dans ses origines et dans les conséquences utiles des apparitions. La révélation mosaïque, les miracles du Christ, les faits spirites, le somnambulisme naturel, les rêves, les existences futures ; 4^o Etudes physiologiques et psychologiques sur la loi naturelle de la propagation de l'espèce ; 5^o Conférences spirites, 3 vol., années 1882, 1883, 1884. Tous ouvrages édités par notre librairie spirite.

Ses ouvrages scientifiques déposés chez Gauthier-Villars, à Paris : 1^o Des formes imaginaires en algèbre, 3 vol. -- 1^{er} vol. Explications théoriques en abstrait et en concret ; 2^e vol. Applications aux équations des cinq premiers degrés ; 3^e vol. Applications à la détermination des directions dans l'espace. En général on n'a fait de la géométrie qu'avec les grandeurs, tandis que ces trois volumes traitent de ce dont on s'est très peu occupé, l'introduction des directions qui forment le second principe essentiel de la géométrie. Les mathématiciens y trouvent de nombreux développements pour la philosophie de la science mathématique.

Nous aimions cet homme doux et sévère, rompu aux problèmes les plus ardu, et nos frères du Gard, de l'Hérault et de l'Aude, regretteront de ne plus revoir périodiquement

ce vénérable et savant spirite ; MM. Rouvière et Prax, de Béziers et Salles-d'Aude, peuvent avec leurs compagnes et bien d'autres serviteurs de la cause, certifier que le dévouement de M. François Vallès, aux principes énoncés par Allan Kardec, fut pour lui chose logique et naturelle ; que son âme nous vienne visiter, pour nous rendre énergiques et justes.

M. le docteur WAHU vient de mourir, à l'âge de 85 ans ; la prochaine *Revue* parlera de cet homme de bien, si éclairé.

Divers : M. Donato continue ses séances instructives au théâtre Vivienne, passage Vivienne ; les personnes qui s'intéressent aux phénomènes du magnétisme feront bien de se rendre à ce théâtre pour juger *de visu* de leur importance, sous la direction que leur donne M. Donato ; ce dernier ne s'occupe que de magnétisme, nom générique sous lequel il classe tout ce que donnent l'hypnotisme et la suggestion.

M. Donato a le courage de ses opinions ; il les défend avec énergie.

Erratum : Une erreur typographique a fait dire dans la *Revue*, page 508, 7^{me} ligne (1^{er} oct.) : *Moteur ni acides* ; lire : *Plomb ni acides*.

AVIS : L'un de nos frères en spiritisme, ingénieur électricien, homme pratique, a trop de loisirs par suite de circonstances indépendantes de sa volonté ; voulant être utile à ses F. E. S. et se connaissant en applications domestiques et industrielles de l'électricité, il se propose de poser des sonneries depuis 10 francs, des téléphones depuis 110 francs, des lampes depuis 20 francs, l'éclairage industriel et celui d'appartements, à des prix modérés, de moitié moins chers que les prix courants habituels. Ces appareils, d'une construction solide et soignée, sont livrés, nous le répétons, aux meilleures conditions possibles de bon marché, par M. Tschieret, 2, Boulevard des Sablons, à Neuilly-sur-Seine ; notre ami accordera une réduction de 10 0/0 aux abonnés qui joindront une bande de la *Revue spirite*.

Les appareils sont expédiés *franco*, tous montés et prêts à fonctionner, avec instruction pour la pose des fils, contre chèque ou mandat-poste. M. Tschieret se charge de l'installation à des prix minimes, dans Seine et Seine-et-Oise.

Nota : Nous ne faisons point une réclame à M. Tschieret et nous ne sommes mus que par une simple question de fraternité.

Le Gérant : H. JOLY.